

**De l'attraction à l'interaction dans « Ourania »  
de Jean-Marie Gustave Le Clézio**

**Dr. Adel Nagdy Metwally Abdelaziem**

Maître de conférences à la Faculté Al-Alsun

Université de Beni-Suef

[adelnagdi1@yahoo.fr](mailto:adelnagdi1@yahoo.fr)

**doi:** 10.21608/jfpsu.2021.85253.1110

## **De l'attraction à l'interaction dans « Ourania » de Jean-Marie-Gustave Le Clézio**

### **Résumé**

Outre le fait qu'il soit un écrivain français prolifique et dont l'esprit est ouvert à toutes les cultures, J-M.G. Le Clézio, est également un voyageur curieux et désireux de, non seulement découvrir d'autres paysages, mais aussi d'entendre et d'écouter d'autres voix qui lui parlent du monde, de la protection de planète et de la manière dont elle est habitée. Il nous livre, au travers de son importante œuvre romanesque, des thèmes de réflexion comme ceux traités dans « Ourania » qui nous ont attirés car ils s'inscrivent parfaitement dans le cadre de notre travail sur le pouvoir des attractions et des interactions que nous souhaitons mettre en évidence, et ce, tant au travers du comportement des personnages que par la description des lieux dans lesquels ils évoluent. Notre objectif étant d'étudier l'inclination des individus à se comporter, soit en s'adaptant avec plus ou moins de bonheur à l'Autre et à son milieu de vie, soit en rejetant et l'un et l'autre, en ne regardant que leur propre intérêt au travers, notamment, du prisme de l'égoïsme, du mépris et/ou d'attachements à un certain nombre d'habitudes sans lesquelles il serait tout à fait possible de vivre.

*Les mots clés* : départ, séjour, rencontre, integration, retour.

## من الجذب إلى التفاعل في "أورانيا" بواسطة جان ماري غوستاف لو كليزيو

د. عادل نجدى متولى عبدالعظيم

مدرس بكلية الألسن

جامعة بني سويف

### مستخلص

جان ماري جوستاف لو كليزيو مسافر فضولي يتوق ليس فقط لاكتشاف المناظر الطبيعية ولكن أيضًا للإستماع والإنصات إلى أصوات أخرى تتحدث معه عن العالم، وحماية الكوكب والطريقة التي يسكن فيها . يكشف الكاتب لنا من خلال عمله الروائي الهام موضوعات تعكس أفكاره مثل التي تمت معالجتها في روايته ( أورانيا ) التي جذبت انتباهنا لأنها تتطابق مع موضوع دراستنا لقوة عوامل الجذب والتفاعل في ضوء سلوكيات أشخاص الرواية والأماكن التي يرتادونها. ولعل هدفنا هو دراسة عوامل الجذب والتفاعل للشخصيات نحو الآخرين وبيئتهم المعيشية وتأثيرها في سلوكياتهم مما يؤدي إما لقبولهم والتكيف معهم أو لرفضهم والإنعزال عنهم. لقد أوضحنا هذه الدراسة في شكل ثلاثة متواليات من الرحلة: قبل وأثناء وبعد، مع المرشد والراوي الرئيسي دانيال سيليتو، الجغرافي الفرنسي في رحلة دراسية في بلد مكسيكي، والذي سيلتقي بعدة شخصيات، مجتمعة أو منفردة بما في ذلك رافائيل زاكاري. طوال الرواية، سيخبرنا الأخير عن حياته قبل ذلك ثم تجربته في كامبوس.

الكلمات المفتاحية: رحيل ، إقامة ، لقاء ، تكامل ، عودة.

## De l'attraction à l'interaction dans « Ourania » de Jean-Marie Gustave Le Clézio

En quête d'un auteur et d'une œuvre littéraire nous permettant d'aborder les concepts d'attraction et d'interaction, Jean-Marie Gustave LE CLEZIO s'est imposé à nous au travers de son roman « Ourania ». Cet auteur, prix Nobel de littérature pour son œuvre en général, est ouvert aux différentes cultures et aux différentes interrogations susceptibles de faire évoluer la capacité des contemporains à transformer leur milieu, leur façon d'agir, de penser pour parvenir à sauvegarder toutes les valeurs humaines souvent oubliées dans le monde actuel. Il est, en outre, connu pour ses engagements en faveur de la protection de la planète, de la liberté des peuples, du respect de l'autre.

Ses propos, livrés en 1998, lors d'un entretien avec Gérard de Cortanze, relatent cet état d'esprit :

*« Nous ne sommes pas sur terre, nécessairement pour croître et multiplier et laisser un héritage positif à nos enfants. Notre rôle consiste peut-être à ne pas abîmer le milieu dans lequel nous vivons, afin que nos enfants en héritent, tel qu'il est ; ou à transmettre cette idée, simple, que les relations entre les différents membres d'un groupe ou d'une famille sont beaucoup plus importantes que les progrès techniques qu'on pourrait apporter à ce groupe ou à cette famille ». (Cortanze, 1998)*

*Ourania*, dont le nom signifie muse de l'astronomie, nous a attiré. S'il a déjà été analysé par la critique sous l'angle de ses rapports avec l'utopie (ou la dystopie : C. Cavallero, B. Thibault, I. Constant) ou avec l'histoire par Marina Salles, nous avons souhaité, pour notre part, l'étudier sous le prisme de l'attraction et de l'interaction reliant les différents personnages évoluant, de surcroît, au sein de paysages contrastés.

L'auteur y décrit, avec acuité, le comportement des personnages et leurs existences dans un monde multiculturel et

multiracial, fondamentalement interdépendant. Isabelle Roussel-Gillet et Marina Salles dans leur article sur la Fécondité des confluences, qualifie Le Clézio « *d'écrivain lucide, (qui) sait qu'il reste sur le seuil, qu'il ne peut pas aller plus loin... Mais lors de ses interactions avec les peuples autres, cet écrivain d'«entre deux mondes» a éprouvé leur dynamisme et la vie de pratiques..»*. (Léger, Roussel-Gillet, & Salles, 2010, p. 10)

Nous avons fondé notre étude sur une méthodologie inspirée par la théorie des rites de passage de l'ethnologue français Arnold van Gennep lequel ponctue les temps forts de la vie de l'individu selon la *séparation, l'initiation et la réintégration*. Cette théorie a été reprise dans (Rites de voyage et mythes de passage) par l'anthropologue Franck Michel sous la forme de trois séquences : *départ, séjour, retour*, soit avant, pendant et après.

Nous aurons, pour guides durant ce récit de voyage, un narrateur principal, Daniel Siltoe, géographe français en voyage d'étude au Mexique et Raphaël Zacharie, rencontré dès les premiers moments de son périple dans ce pays.

Les mots-clés qui nous ont servis de fils conducteurs pour notre corpus ont été : attraction ; interaction et chemin.

L'attraction est souvent utilisée pour désigner une attirance ou une rencontre impliquant une participation consciente ou inconsciente ; elle rejoint celle de Daniel pour ce « nouveau monde » vers lequel il tente l'aventure en sortant de chez lui pour aller à la rencontre de l'inconnu, et ce, sous le prétexte d'un voyage professionnel qui deviendra bien vite, personnel. Il va rejoindre l'autre ou plus précisément les autres. Cette attraction sera à l'origine d'interactions humaines qu'il recherchera tout au long du récit.

Il fera la connaissance de « l'autre » qui agira sur lui comme le révélateur des forces qu'il possède mais dont il n'est pas conscient. Cette interaction humaine lui donnera davantage confiance dans l'étendue de ses capacités, même si le résultat

escompté ne sera pas toujours à la hauteur de ses espérances.

Dans le corpus, le souhait de l'écrivain est de mettre en évidence la notion du « vivre ensemble » à travers un certain nombre d'attirances entre les personnages. Il se réfère pour cela, à leurs paroles, leurs actes et leurs comportements les uns envers les autres mais aussi vis-à-vis de l'environnement et par rapport à leur façon d'habiter la planète. Il suit, comme le relève O. Gore dans son étude sur « *Les chemins de l'imaginaire dans l'œuvre de J-M-G Le Clézio* », un chemin qui a son utilité car : « *En effet, le chemin ne permet pas seulement de « concrétiser » un parcours, il permet aussi « d'aller vers.. ». Voire d'atteindre une destination « d'aller à.... ». Dans cette perspective, le mot chemin se veut le résultat d'une logique de mouvement permettant d'atteindre un but défini ou fixé* » (Gore, 2012, p. 9)

Le narrateur part à la découverte de nouveaux lieux et personnages, mais également de lui-même. Car « *Cette découverte s'accompagne parfois d'un changement intérieur du personnage qui, au terme de son périple, ne ressemble plus guère à ce qu'il était au début* » ainsi que le font remarquer les trois auteurs du « *Voyage physique au voyage intérieur* » dans leur étude comparative. (SHEIBANIAN, BAGHERI, & HOSSEINZADEH, 2017, p. 108).

Pour caractériser le trajet suivi par Le Clézio, nous avons relevé la métaphore de B. Thibault et I. Roussel-Gillet, à son sujet : il a « *un parcours vers une identité « banian », « cet arbre sacré dont les racines ont la faculté, après un premier développement en tronc unique, de redescendre à la terre nourricière pour s'assurer d'autres remontées vers la lumière.* » (Thibault, 2011, p. 20).

Ainsi l'auteur nous invite à voyager entre attractions puissantes et interactions possibles, à l'instar de ces racines aériennes du « banian » qui se déploient sur de larges zones tout en restant reliées au tronc primaire.

Il nous propose une « séparation » avec le connu et nous offre de réaliser un « séjour » à la découverte de nouveaux lieux et d'un

peuple aux mœurs différentes. C'est une confrontation avec une autre réalité relationnelle, un ailleurs à apprivoiser. Et puis il y a le « retour », enrichi par toutes les expériences vécues et qui se caractérise soit par la réintégration dans le quotidien abandonné le temps du voyage, soit par un nouveau périple vers « une vie future », différente.

### 1- Départ ou séparation:

L'histoire débute, pour Daniel Silitoe par une réminiscence sur sa petite enfance, pendant la guerre de 39-45, dans un village de la campagne française où il vit, réfugié avec sa famille composée de ses grands-parents et de sa mère « *Rosalba* » dont il garde le souvenir « *d'une femme gaie et insouciant qui jouait des airs de guitare et qui chantait. Elle aimait lire aussi et c'est d'elle que j'ai reçu la conviction que la réalité est un secret, et que c'est en rêvant qu'on est près du monde.* » (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 13). Un cheminement entre rêve et réalité afin de chasser l'angoisse d'un présent douloureux et d'un avenir incertain.

C'est, grâce à cette mère qui, durant ces temps de guerre et pour échapper au réel, se réfugiait dans l'imaginaire et dans la lecture des mythes et légendes de la Grèce, que la vie lui sera plus agréable, car le petit enfant qu'il était à cette époque, a connu la guerre sans en comprendre le sens, a vu l'ennemi, a eu peur et puis s'est habitué. Aussi, afin de surmonter les craintes et dépasser la tristesse, sa maman lui lisait des histoires qu'elle puisait dans « *un gros livre rouge* » posé sur une nappe en toile cirée dans la cuisine - d'où surgissaient des mots comme « *Ouranos le ciel étoilé* » et « *le nom du pays d'Ourania.* » (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 19) Et qui les faisaient rêver tous les deux.

Daniel a entendu parler de son père mais il ne l'a pas connu et n'a jamais su où il pouvait se trouver ni ce qu'il était devenu. Il avait un ami, Mario, qu'il considérait comme un grand frère. Il était « résistant » contre l'ennemi durant cette guerre et il mourut un jour, à cause de la bombe qu'il cachait sur lui et qui a explosé. Daniel était tellement empli des histoires extraordinaires que lui lisait sa mère,

qu'il envisagea la mort de Mario comme un évènement merveilleux, comme un départ vers un autre monde, « vers Ourania ».

Puis explique-t-il, avec les années, ce passé a été oublié. C'est alors que sa vie de géographe professionnel lui donne l'opportunité de partir en voyage à travers l'Ouest mexicain pour effectuer une mission d'étude à travers l'Ouest mexicain, dans la Vallée du Tepalcatepec. Il conçoit alors ce travail comme une occasion de rompre avec la routine de sa vie quotidienne et donner forme aux rêves de sa petite enfance qui resurgissent à ce moment-là et sans réellement savoir encore pourquoi. Il ressent une attirance pour ce pays qu'il connaîtra, plus tard.

Au moment de son départ, sa mère est devenue une femme âgée et son père n'a jamais réapparu. Le seul souvenir qui lui reste de lui est une vieille montre « oignon » qui retarde tout le temps mais qu'il aime porter malgré tout.

Daniel est en train de passer d'un monde à un autre en voyageant à travers l'Ouest mexicain lorsqu'il fait la connaissance dans l'autocar qui le mène vers la ville de Colima au Mexique, d'un certain Raphaël Zacharie qui, lui explique-t-il, est de retour « chez lui » à Campos, après un court séjour de détente à Manzanillo. Ce garçon étrange d'environ seize ou dix-sept ans, l'attire immédiatement, car il a un air grave franc et sans timidité.

En outre, le nom de Campos éveille chez Daniel un intérêt qu'il ne peut expliquer. Après un long silence passé à s'intéresser au paysage tantôt volcanique tantôt désertique qui défile devant leurs yeux, une timide complicité commence à se former qui grandira au fil des échanges. En fait, Daniel voit en Raphaël un lien qui l'unit à son enfance et qui l'aide, au fil du roman, d'en apprendre plus sur les conditions de son arrivée dans ce pays puis sur sa vie à Campos.

Raphaël est arrivé dans cette région, poussé par des contingences opposées à celles de Daniel. En effet, après la mort de sa mère, il est devenu un enfant difficile, emmuré dans sa colère. Son père, incapable de poursuivre seul son éducation, lui a imposé

ce départ de leur petite ville de « Rivière-du-Loup » au Canada. Il a obligé son jeune garçon à briser les liens qui l'unissent à son enfance et à sa grand-mère. Il le conduit du Canada au Mexique puis à Campos, ce refuge créé par un maître indien, Antony Martin dit Jadi, le Conseiller.

L'objectif de ce départ vers de nouveaux horizons était de permettre aux souvenirs d'enfance de Raphaël de s'effacer. Cet oubli devait entraîner un changement de vie et conditionner son devenir. Et de fait, durant ce long voyage, il s'est détaché de son histoire familiale d'origine, a effectué un lâcher-prise par rapport à ses anciennes habitudes tout en se dégageant également de ses souffrances. Il a pris son destin en main.

Le jeune homme expliquera que malgré quelques difficultés rencontrées juste après son arrivée, il s'est rapidement adapté à Campos, comprenant qu'il apprendrait beaucoup de choses dans cette nouvelle vie. A travers cette analyse, c'est l'auteur qui s'exprime, confiant à Nathalie Crom dans une interview au magazine *Télérama* à l'occasion de la sortie de son livre *Raga* : « *Lorsque je me rends à un endroit ou à un autre, c'est pour m'implanter. J'essaie chaque fois de m'adapter, d'acquérir des habitudes* ». (Clézio & Crom, 2008)

Nos deux héros ont laissé leur patrie d'origine ou leurs activités, pour partir à la découverte de nouveaux horizons. Leurs intentions sont identiques même si les raisons diffèrent. Ils sont attirés par la découverte d'un autre « chemin de vie ».

Ils ne sont pas les seuls. En effet, au fil du récit, vont venir se greffer à eux, d'autres personnages singuliers, avec une démarche identique et des buts destinés à révéler leur potentiel à transformer leurs attractions en interactions positives.

Il y a tout d'abord, Don Thomas, le Directeur de « l'Emporio » qui, après une carrière universitaire de cinquante années, a décidé de concrétiser son rêve en créant ce petit collège aux portes ouvertes à tous les habitants de la Vallée souhaitant

accéder à la culture.

Puis, Anthony Martin, mi-indien par sa mère, fondateur de la communauté de Campos où il est arrivé, après la mort de sa femme. En effet, ne pouvant surmonter le chagrin causé par ce décès, il a décidé de dire adieu à sa famille et de partir vers d'autres lieux, persuadé qu'il devait accomplir de nouvelles tâches avant de mourir, dont celles de s'occuper d'autres enfants dans le monde. C'est ainsi qu'après un périple dans le sud du Mexique, il s'est arrêté dans cet endroit situé à l'écart dans la Vallée, un campement dont il ne reste que les ruines de huttes en bois et la tour d'une église. Ce lieu se trouvant au milieu des champs, les jésuites qui l'avaient habité autrefois lui ont donné le nom de « Campos ». C'est là que seront accueillis des gens égarés dans leurs vies.

Cette attraction pour un ailleurs se retrouve chez la jeune indienne, Lili de la Lagune et de la Zone, qui a quitté sa montagne d'origine et sa famille à cause de la pauvreté dans laquelle ils vivaient tous. Il faut noter ici que l'auteur saisit l'occasion de sa présence dans le roman pour aborder non seulement le sort des indiens depuis la conquête espagnole mais aussi celui de toutes les minorités opprimées. Elles sont obligées de s'exiler vers des bourgades, parfois peu accueillantes, en quête de meilleures conditions de vie comme le souligne Rosario Grimaldi dans son article *Ourania* : « Les mondes mexicains de J.-M.G Le Clézio » « *En même temps, l'existence indienne, visible et invisible, est présente dans le roman. On y trouve un micro-récit qui porte sur le destin d'un personnage contemporain, Lili, l'indienne récemment arrachée aux montagnes d'Oaxaca, condamnée par le monde moderne à un double marginalisation, sociale et morale.* » (Grimaldi, Les Cahiers J.-M G. Le Clézio -3-4, Migrations et Métissages, 2011, p. 189)

Tous ces êtres évoluent au sein de trois paysages ou cadres géographiques qui ont leur importance par les contrastes destinés à mettre en évidence notre concept :

Il y a d'une part la Vallée, où loge Daniel. C'est un milieu

peuplé de notables privilégiés, de petits bourgeois, de nouveaux riches enfermés dans leurs belles demeures, insensibles à la pauvreté de la Zone. Par ailleurs, les intellectuels, scientifiques et anthropologues, qui y vivent également, bénéficient d'un lieu d'étude privilégié, « l'Emporio ».

D'autre part, la Zone « *ce no man's land du vice et de la pauvreté* » (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 122) où vit une population de déshérités composée notamment « des Parachutistes » au service d'un avocat sans scrupules, des femmes et des enfants travaillant sans relâche dans les champs de fraisiers et/ou dans les usines d'emballage et de congélation, ainsi que des jeunes filles qui se prostituent à la solde d'odieux souteneurs, dont Lili, cette jeune indienne à laquelle Daniel portera un intérêt particulier tout au long du roman.

Et enfin « Campos », cette « enclave utopique » où vit Raphaël ; c'est un monde opposé à celui de la société dite « civilisée et moderne », qui expérimente au quotidien un autre mode de vie avec ses codes communautaires, en union avec la terre mais aussi avec les sphères cosmiques.

Ainsi, ce roman nous plonge dans les divers aspects sociologiques d'une cohabitation complexe, dont chaque récit reflète un thème que l'auteur « *charge d'une certaine valeur morale, morale ne signifiant pas moralisatrice* ». (Salles, Le Clézio ; notre contemporain, 2006). Le Clézio nous captive par la multiplicité de ses descriptions. Il nous conduit à participer pleinement à ce séjour et nous incite à l'envisager non pas comme une fiction mais comme la réalité d'un monde au sein duquel des pouvoirs d'attractions et d'interactions humaines se côtoient. Certains épisodes, que nous avons sélectionné, donnent le ton et indiquent la puissance de ces pouvoirs.

## **2- Séjour ou initiation:**

Alors que Daniel approche en compagnie de Raphaël, à la nuit tombée, de la petite bourgade de Colima, il est surpris par le

spectacle ahurissant des gens se promenaient en tournant autour de la fontaine centrale.

C'est une scène qu'il retrouvera chaque soir, tout au long de son séjour. Il sera même étonné de constater son impact chez Raphaël, jeune homme à l'allure sage quelques instants auparavant puis électrisé, soudainement, au contact de cette incroyable vie nocturne qui l'attire. Il abandonne brusquement Daniel et se transforme en un jeune homme désireux de plaire face à un groupe de trois filles qui l'aguichait.

Ce monde surprenant, bruyant, captif et même inquiétant contraint le narrateur à s'adapter, rapidement, à une réalité opposée à celle d'une mission de géographe. Son ahurissement visuel est complété, un peu plus tard, par une confrontation verbale avec des anthropologues, qui se moquent de la jeune indienne, Lili, récemment arrivée de sa province et qui vit de prostitution. Daniel ne la connaît pas mais il prend d'emblée sa défense, en s'apercevant qu'elle est « la risée » de ces êtres odieux qui parlent d'elle comme d'un sujet d'étude, d'un « terrain ». Il s'ensuit une très âpre discussion avec cette gente masculine qui se vante de « *passer sur son corps* » et se moque ouvertement d'elle en « *contrefaisant sa voix, sa façon niaise de répondre à ses questions.... Oui Missié, Non Missié, comme une servante, comme une esclave noire* » (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 57).

Daniel, pas habitué à côtoyer ce genre de personnages, est outré par leurs attitudes et il s'insurge de façon très virulente pour défendre cette jeune fille qui a déjà suffisamment souffert dans sa vie.

En outre, pour son malheur, cette jeune fille est non seulement une prostituée mais également une indienne. Aussi, B.Thibaut et I.Roussel-Gillet connaissant l'attachement de l'auteur pour ce peuple, orientent leur analyse de la façon suivante : « *Le Clézio dépeint la constante dévalorisation de Lili dans un milieu intellectuel malsain, et il la représente elle aussi comme une descendante de ces indiens humiliés depuis l'arrivée des*

*Espagnols.....En faire un objet d'étude est un mode d'aliénation justifié par la différence ethnique et culturelle...Derrière le mélange de races se cache donc un ordre qui reste le même, avec d'un côté les maîtres et de l'autre les marginalisés » (Thibault, 2011, pp. 190-191)*

Au fil de l'histoire, Daniel, fasciné par Lili, la ceindra, symboliquement, d'une sorte d'auréole sacrée, la protégeant contre toutes les médisances et maltraitements. Cette fille est une représentante des peuples amérindiens que Le Clézio considère, dans un autre de ses romans, comme « *une part de nous-mêmes, de notre propre destinée* » (Le Clézio, *La fête chantée*, 1997, p. 170).

Il discernera que la raison de vivre de cette jeune fille réside dans la réalisation du but qu'elle s'est fixé de partir vers d'autres horizons qu'elle imagine plus attrayants comme les États-Unis d'Amérique. Cet espoir est son unique antidote pour soigner les blessures. Cette attitude rappelle l'éthique stoïcienne dont Frédéric Lenoir fait référence dans son ouvrage « *Vivre dans un monde imprévisible* » qui préconise pour garder confiance et sérénité en toutes circonstances de « *nous rendre conscients de notre responsabilité envers tout ce qui dépend de nous et conscients qu'il ne sert à rien de se laisser contrarier par ce qui ne dépend pas de nous.* » (Lenoir, 2020, p. 120)

Enfin, la réflexion de Marina Salles, dans son étude sur l'auteur, vient compléter et expliquer cet épisode : « *la vision de l'histoire que Le Clézio suggère dans ses romans ne raconte pas les grands faits mais les blessures quotidiennes infligées aux lieux et aux êtres.* » (Salles, *Le Clézio ; notre contemporain*, 2006, p. 116).

L'auteur décrit, en alternance, des situations relatant la vie dans des mondes aussi divers qu'opposés ; de sorte que le narrateur est envahi, tour à tour, par une compassion pour les « victimes » de la Zone, par une réprobation par rapport à la conduite de certains résidents de la Vallée, arrogants et indifférents envers la population misérable qui habite de l'autre côté de leurs belles demeures et enfin par une fascination et une attirance pour la vie à Campos.

Ce roman a pour vocation, à travers quelques mini-récits que nous allons aborder, de mettre en relief aussi bien les attractions que les interactions auxquelles les personnages se trouvent confrontés.

Ainsi, dans cette Vallée aux rues étroites et défoncées, inondées en temps de pluie, se trouve « *l'Emporio* », dirigé par Don Thomas.

Thomas Moïses, Don Thomas, après une longue carrière en tant qu'enseignant a créé ce lieu pour la culture qu'il a nommé l'Emporio. Son objectif était l'édification d'un atelier de recherche et d'enseignement au sein duquel tout le monde pouvait venir pour échanger et se cultiver.

Daniel est nécessairement rattaché pour son métier de géographe à cet établissement, mais il s'est surtout lié immédiatement d'amitié avec son directeur qu'il considère comme un homme honnête et généreux. C'est l'unique raison pour laquelle il y restera pour travailler. En effet, sans sa présence, il serait reparti de cette Vallée habitée par ces anthropologues cyniques et ambitieux, confondant savoir et pouvoir, et dont le premier contact n'a pas été plaisant. Le comportement de ses hommes, également membres de l'Emporio, ne garantit pas un partage harmonieux d'activités, et ce, malgré l'attraction impulsée par Don Thomas pour cette « Athénée » qu'il situe fièrement « *dans le pays rêvé pour les utopies – hors du temps et un peu nulle part.* » (Le Clézio, Ourania, 2006)

Même Isabelle Constant, qui reconnaît un projet d'utopie à l'Emporio, conclut à l'impossibilité d'une telle création car dit-elle « *La colline des anthropologues, domaine de fausseté, de l'hypocrisie et des débats creux fait pendant à Campos, lieu d'imagination, de créativité et de vérité. Il y a ceux qui cherchent à briller et ceux qui cherchent à refaire et aimer le monde* » (Salles, Constant, & Pien, J.-M.G Le Clézio : Faire de l'ici, du présent, du déployé, notre vraie demeure, 2021, p. 344).

Lorsqu'un individu cherche à attirer sur soi la lumière avec comme dessein de reléguer l'autre dans l'ombre et de nier jusqu'à

son existence même, qu'il anéantit le fondement des valeurs humaines de respect et d'empathie à l'égard de l'autre. Aucune interaction entre les êtres concernés ne peut se produire.

Ces divergences se concrétisent même dans les habitations puisque les historiens originaires de cette vallée préfèrent l'habitat authentique du vieux centre-ville alors que ces nouveaux venus, anthropologues imbus de la supériorité de leur discipline, prennent possession de la colline et font construire des maisons modernes, dans le style « de châteaux néogothiques ».

Force est de constater, à l'instar du sociologue et philosophe Edgar Morin, que le progrès et la modernité viennent ébranler les principes de fraternité et de communauté et que « *la modernité a entraîné le développement des « bons » côtés de l'individualisme mais aussi celui de ses pires manifestations - au premier rang l'égoïsme. Elle a compartimenté les individus, cloisonné la société et provoqué la destruction de toutes les solidarités antérieures : celle de la famille, celle du village, celle du travail.* » (Morin & Pierre, 2021, p. 44)

L'écrivain est conscient que le monde moderne révèle souvent la fragilité et la vulnérabilité de l'Être l'humain qui, face aux sollicitations sans cesse croissantes, n'est pas toujours en mesure de créer des conditions favorisant des interactions sociales constructrices. Le Clézio restitue aux choses leurs véritables dimensions. L'homme contemporain doit construire et planifier son environnement pour son bonheur et non pour son malheur. Rien ne l'empêche de prendre exemple sur les premiers habitants de cette vallée qui ont développé non seulement une culture communautaire affranchie du principe de propriété mais également des trésors comme la fraternité et la solidarité. Cette forme d'organisation est en voie de disparition car elle ne sait pas résister aux propositions mercantiles.

L'auteur n'a pas exclu que d'autres tentatives « d'Emporio » aient pu être expérimentées, à plusieurs reprises dans les siècles précédents, puisqu'il fait référence, par la voix de Don Thomas, à

Humboldt. Alexander Von Humboldt, ce scientifique prussien a rêvé au début du XIX<sup>e</sup> siècle d'une utopie mexicaine dans ce lieu. Isabelle Constant relève que « *Humboldt comme Le Clézio espérait que l'échange interculturel servirait la science et la survie de la société. (...) (Mais) ce rêve - de progrès social, amitié et bonheur - est resté sur le papier et n'a donc pas rejoint son lieu d'existence imaginaire au Mexique, hormis dans les pages d'Ourania... »* (Salles, Constant, & Pien, J.-M.G Le Clézio : Faire de l'ici, du présent, du déployé, notre vraie demeure, 2021, p. 345)

Dans le roman, la présence de la question environnementale est prépondérante et met clairement en exergue, grâce à l'exposé du narrateur, les attractions et les interactions des habitants de la vallée.

A l'occasion de l'arrivée de Daniel, Don Thomas a organisé une conférence sur le « portrait de la terre », avec pour but de briser les barrières des préjugés et des castes, de vulgariser la connaissance et de permettre aux gens du peuple d'accéder à la culture. Mais le projet de Daniel est de faire en sorte que son plaidoyer en faveur de cette Vallée, qu'il décrira comme un lieu inégalable au monde, puisse les convaincre tous de l'importance de modifier leurs mauvaises habitudes à l'égard de ce lieu.

Il commence son exposé en attirant l'attention, par de grandes envolées de paroles poétiques, sur la beauté et la richesse de cet endroit : « *Mes mots résonnaient dans le patio de l'Emporio comme les mots d'une poésie.....Je parlais du chernozem riche..... Des sols lourds..... Je sentais monter l'ivresse en moi... Il me semblait qu'il en allait de ma vie, de ma destinée, que je devais maintenir ces esprits sous mon empire, les empêcher de se détacher.....»*. (Le Clézio, Ourania, 2006, pp. 89-91)

Après une très longue et captivante description portant sur les multiples trésors géologiques de ce pays depuis sa naissance et l'arrivée de leurs ancêtres, Daniel change progressivement de ton et de registre pour parvenir à son objectif. Il ne veut pas passer sous silence la façon déplorable de traiter et d'habiter cette terre. Il aborde l'exploitation humaine des paysans, des femmes et des enfants ainsi

que la surexploitation des terres « noires » de la vallée.

Il mentionne l'industrialisation à outrance permettant aux propriétaires terriens et aux agents commerciaux de s'enrichir en dénaturant le paysage par la construction d'usines de congélation. Il déplore que cette belle terre noire soit recouverte par de nouveaux quartiers de la ville qui rejettent chaque jour des eaux-vannes, polluant le sol par des nitrates et du phosphore. Il rappelle enfin, que « *Le sol est le « nœud » de l'écosphère mesdames et messieurs, le sol sur lequel vous marchez, duquel vous mangez, le sol est votre peau, votre vie. Si vous ne le traitez pas bien, vous le perdrez, car un sol dégradé ne se récupère pas.....* » « *Protégez votre peau... respectez-la, aérez-là, drainez-là...* ». (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 96)

Pour capter exactement l'attention de son auditoire, il est intervenu en utilisant différentes tonalités de sa voix, ce qui fait dire à Natalia Nielipowicz que « *la modulation de sa voix, le rythme de son discours, ses gestes, tout en trahissant son état d'âme et son attitude vis-à-vis du sujet, renforcent la portée du message adressé à ses auditeurs* » et « *Le récit ouvre les yeux et les oreilles de ses auditeurs, même aussi ceux des lecteurs du roman à l'environnement réel* ». (Nielipowicz, 2018, pp. 422-428)

Daniel a ressenti la nécessité de faire comprendre à cette population que la terre est sa demeure et qu'elle l'a reçue en héritage d'hommes et de femmes qui, par le passé, l'ont respectée, dans une optique de pérennité. Ils avaient planté une végétation pour qu'elle constitue les aliments d'aujourd'hui. Malheureusement, après des milliers d'années de bon traitement, d'autres humains ont pris leur suite et ont « *semé une herbe nouvelle qui portait des fruits rouges et acides...une herbe qui mange les doigts des enfants et mange la terre sans laisser la place à rien d'autre.* » (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 93)

Cette pratique de la monoculture intensive épuise cette belle terre fertile qu'il compare « *à un corps de femme indienne pleine de force et de jeunesse* » et qui deviendra « *du fait de l'âpreté au gain ou de votre inconscience, le corps desséché et stérile d'une vieille à*

*la peau grise, décharnée, vouée à la mort prochaine.* » (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 96).

La métaphore du corps de la femme comparé à la Terre a pour aspiration de marquer les esprits, de responsabiliser et de bouleverser ces modes de vie dommageables pour la planète. Comme le déclare Le Clézio à Nathalie Crom : « *en voyant la vitesse avec laquelle l'état de la planète s'est dégradé, on ne peut s'empêcher de se sentir responsable. Je ne sais pas quelles sont les recettes pour arrêter d'abîmer ainsi la Terre. J'imagine qu'il n'y en a pas, mais des décisions peuvent néanmoins être prises..... Ce n'est pas un bien grand mystère que l'être humain n'est pas maître de tout, qu'il n'est pas propriétaire de la planète.* » (Clézio & Crom, 2008)

Cette inquiétude est toujours d'actualité, puisque, comme le fait remarquer Pierre Rabhi, écologiste convaincu dont le souci est la meurtrissure de la nature et l'empoisonnement de la Terre : « *Nous ne savons plus regarder la Terre Mère. Pour nos ancêtres elle était « sacrée » alors qu'aujourd'hui elle est un sol, réduite à une opportunité d'argent pour ceux qui l'exploitent.* » (Morin & Pierre, 2021, p. 63)

L'auteur est particulièrement conscient que la terre dont les splendeurs sont ignorées, est réduite à un gisement de ressources à exploiter. Ces problèmes environnementaux étaient certainement plus difficiles à résoudre dans un passé lointain pour des peuples qui ne connaissaient pas les effets bénéfiques des puissantes technologies actuelles. Toutefois, ils ne couraient pas non plus le risque de leurs effets destructeurs.

Il reste à remarquer que de nos jours, les peuples indigènes contemporains sont particulièrement attentifs à leur environnement, le préservant avec une sagesse écologique en respectant intimement la Nature qu'ils connaissent bien, grâce aux leçons du passé transmis par leurs ancêtres, car comme le souligne Jared Diamond dans le prologue sur son ouvrage « Effondrement » : « *Le passé est pour nous une riche banque de données dans laquelle nous pouvons*

*puiser pour nous instruire, si nous voulons continuer d'aller de l'avant »... « Toutefois, le passé est peut-être riche d'enseignements, mais dans la mesure où nous méditons comparativement ses leçons ». (Diamond, 2020, pp. 16-22)*

Après cet épisode sur l'écologie et l'équilibre environnemental de la vallée, Daniel nous propose de rencontrer Dahlia et Hector son ex-mari, un « révolutionnaire ». Ils nous rappellent que la guerre civile est toujours présente sur une partie de ce continent. C'est également ce que les propos de Marina Salles évoquent : *« la mention de la guerre civile salvadorienne inspire dans Ourania des pages dialogiques du plus haut intérêt sur l'action révolutionnaire..... Par-delà l'inclusion de l'information historique, l'affrontement des personnages conduit à une réflexion idéologique sur l'efficacité de l'action révolutionnaire. »*, ( Salles, Ourania, de J.-M.G. Le Clézio : Une utopie historisée, un roman politique, 2011, pp. 127-142).

Arrêtons-nous quelques instants sur ces deux personnages et sur leurs traits de caractères respectifs :

Dahlia est une superbe fille brune portoricaine, venue étudier à l'Emporio. Elle fût la première femme que Daniel rencontra en arrivant dans cette Vallée. Elle devint même durant un certain temps, sa maîtresse, ce qui lui fournit l'occasion de mieux la connaître et de relever aussi bien sa fragilité que sa grandeur d'âme, tant à travers son vécu parmi cette population locale que par son souhait d'apporter aide et réconfort aux plus démunis.

Bien que toujours un peu dépressive à la suite de l'échec de son mariage avec Hector, elle reste consciente et lucide sur cet environnement général délétère et sur cet engrenage infernal qu'elle dénonce avec force. Chaque soir la ville est enfiévrée par les « gros » véhicules des petits exploitants qui viennent parader dans les rues pour montrer leur puissance et leur richesse et dont le bruit fait penser à la guerre. Cette guerre représente, aux yeux de l'auteur, un sentiment d'agression que l'homme moderne éprouve à chaque instant.

Dahlia est une « passionaria » - engagée dans la Révolution du Salvador, tout comme l'était l'évêque assassiné, monseigneur Roméro auquel elle rend un fervent hommage pour sa générosité et son humanisme. Sensible à la misère sociale, elle marquera son immense chagrin à la vue de l'exil des gens de Campos qu'elle considère comme des pauvres réfugiés envoyés au bout du monde avec leurs enfants.

L'auteur brosse le portrait d'une femme fragile et forte à la fois. Il explique sa fragilité par une dépression occasionnée à la suite des relations privées qu'elle entretient avec son ex-mari qui la prive de la garde de leur fils. Mais il nous dévoile aussi l'image d'une femme forte, décrite comme une combattive intelligente et passionnée, consciente notamment du sort des femmes et des enfants des quartiers populaires, maltraités, victimes de la drogue et du sida, qu'elle n'abandonnera pas de retour dans son pays.

En revanche, le narrateur ne peut s'empêcher de considérer d'une façon méprisante Hector, l'ex-compagnon de Dahlia, avec son « *air d'un conquistador plutôt que d'un guérillero* ». (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 135), prompt à exposer ses théories sur la guérilla à travers la fumée de son cigare en grignotant des petits fours et en buvant quelques verres de téquila, à l'abri dans une villa dallée de marbre, toute proche de la misère et des taudis. Cet homme a, non seulement, un comportement arrogant à l'égard de ses hôtes bienveillants qui l'accueillent confortablement dans leur demeure, mais il témoigne aussi d'une indifférence vis à vis la misère et d'une supériorité face vis-à-vis de ses interlocuteurs, comme si le fait d'être un révolutionnaire lui octroyait des privilèges. Il envoie un message négatif au narrateur à l'occasion d'un échange de points de vue sur la révolution, entre lui, Daniel et Don Chivas, l'hôte.

Marina Salles ne manque pas de qualifier cet échange de points de vue sur la révolution : d'« *une argumentation dialogique* » qu'elle résume ainsi : « *Trois personnalités, trois points de vue...Daniel défend une conception éthique de la révolution liée à une réaction affective d'indignation devant la misère et l'exploitation.* » Il s'efforce de « *trouver le mode d'action capable de*

*répondre à la situation du pays »* Hector lui répond par une argumentation qu'elle nomme « *docte et pragmatique* : « *Ami, tu dois savoir que la révolution ne se fait pas avec des sentiments, même si ce sont de bons sentiments* », et Don Chivas d'ajouter : « *Tu sais, ici, nous avons l'expérience, la révolution, la lutte armée....., nous avons tout fait. Nous avons largement un siècle d'avance.* » Mais « *Un siècle, c'est vite passé. Un jour on se réveille et on a un siècle de retard,* renchérit Hector » (Le Clézio, *Ourania*, 2006, p. 138). Marina Salles constate en conclusion « *la fragilité des acquis de la révolution* », (Salles, 2011, p. 136)

L'attitude de Daniel est positive. Il recherche, dans les raisons d'une révolution, les moyens d'action susceptible de résoudre les problèmes sociaux ; tandis qu'Hector, tout comme Don Chivas, persuadés de détenir la vérité, sont installés dans le contexte d'une révolution « sans fin » et sans une concrétisation tangible pour le peuple.

Daniel, à l'issue de cette réunion, s'avouera perplexe et dérouteré par la stérilité des arguments de ces interlocuteurs. Il quitte le lieu avec l'impression de ne rien comprendre aux objectifs d'une révolution.

C'est le moment que l'auteur choisit pour faire intervenir Raphaël qui lui offre une autre proposition de vie et de société.

Le jeune homme entreprend de lui relater la vie dans cette « république idéale » de Campos qui représente, aux yeux du géographe, la matérialisation de son rêve pour une société plus juste et moins inféodée à l'argent et au mercantilisme. C'est un lieu de bonheur qui le ramène à sa mère et aux sources de son enfance. Pour Le Clézio, cette république est un rêve de sa jeunesse en terre africaine qu'il a voulu concrétiser par l'écriture de ce roman en inventant ce pays, *Ourania*. Il a reconnu qu'il a aussi été influencé par le livre que Thomas More a publié sous le nom d'Utopia en 1516. Cette filiation est confirmée par l'analyse de Claude Cavallero relevant que : « *les analogies entre le texte de More et le roman de Le Clézio sont édifiantes : elles concernent aussi bien les thèmes*

*abordés, les valeurs exprimées, que la procédure narrative mise en œuvre : celle de l'enchâssement d'un récit descriptif dépourvu d'ambition argumentative explicite » (Cavallero, 2009, p. 316)*

Depuis 1516, le mot d'«Utopie» s'est vulgarisé au point d'être utilisé fréquemment, pour diverses raisons et comparaisons au cours de conversations et dans des écrits. Nous relevons, par exemple, l'analyse de Thomas Bouchet pour qui : *« rien n'oblige à penser que l'utopie est « l'ou-topos » ce lieu de nulle part, l'absence de lieu, le non-lieu. Il est tout à fait possible de décrire des espaces où l'utopie est là, pour un moment plutôt qu'à demeure, et sans qu'elle soit figée... l'utopie en acte peut s'accomplir à proximité, ou bien là où l'on se trouve, ou même en soi. Ses terres ne sont pas nécessairement situées au-delà de l'horizon. » (Bouchet, 2021, p. 51)*

Depuis sa rencontre avec Raphaël, Daniel est attiré par Campos. Il est impatient d'en savoir plus sur cette « utopie sociétale » comme la nomme Claude Cavallero, pour qui *« un voile de mystère entoure ce campement inaccessible jadis fondé par des Jésuites à l'écart de la ville. L'expérience communautaire qui s'y déroule suscite à la fois curiosité et inquiétude, à l'image d'une anti-réalité dont il faut d'abord accepter l'idée pour pouvoir un jour s'en approcher ».* (Cavallero, 2009, p. 313)

Aussi, le narrateur est-il heureux que Raphaël, qui, jusque-là, s'est montré peu disert sur la vie dans ce petit village, décide de lui en dire plus.

Le jeune homme pose les bases de la vie à Campos et aborde d'emblée la notion de liberté et notamment celle de la liberté de circulation afin de contrecarrer l'idée d'enfermement que l'imagination d'une vie dans ce lieu peut susciter.

Chacun est libre et même incité, après son adolescence, à partir pour découvrir de nouveaux horizons et enrichir son esprit. Ce postulat de la liberté relié au voyage est à rapprocher de la nécessité d'exploration du monde pour parvenir à une amélioration de la

connaissance de soi et une évolution de sa personnalité. C'est un mouvement pour transformer son regard sur la vie. C'est une séparation ou initiation rejoignant le caractère quasi sacré du voyage, si cher à Le Clézio. Il s'agit de découvrir d'autres civilisations, d'entendre leurs voix et de visualiser leur cadre de vie afin de bâtir, en toute liberté, sa propre opinion.

Il est judicieux de préciser, ici, que Raphaël voyage avec une carte très spéciale. Non pas une carte de la terre comme celle que pourrait établir Daniel en tant que géographe, mais une carte du ciel dessinée par Jadi, le Conseiller du village qui propose de s'orienter vers une réalité céleste, universelle, différente de la réalité terrestre, par l'observation des étoiles et du ciel nocturne. Toutefois, il rappelle que, si le ciel est très important à observer, il ne faut pas négliger la terre et les créatures qui l'habitent. Il insiste sur leur influence réciproque et leur interdépendance dans ce monde. Et de fait, si le ciel chez Le Clézio tient aussi une très grande place, il n'en exclut pas pour autant celle que tient la terre et les égards qu'elle mérite comme nous avons pu le constater lors du discours de Daniel.

Ainsi donc, dans ce lieu, il n'y a ni contrainte, ni enfermement mais un respect de l'autre, qu'il soit humain, animal ou végétal. En outre, cette alliance avec la Terre et l'univers permet d'affronter d'une façon aussi paisible que possible l'inattendu, sans le craindre, mais en le préparant et en le renforçant grâce au mouvement, car « *nous ne connaissons ni le jour, ni l'heure* » (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 140).

Sur cette remarque, Le Clézio, lors d'une interview avec Gérard de Cortanze, s'en explique ainsi :

Selon Gérard de Cortanze : « *On a l'impression que vous êtes sensible à l'éphémère, au passage.... On est sur terre, et on n'a pas conscience du fait qu'on n'est qu'un passage, c'est cela ?* »

Le Clézio abonde dans le sens que : « *la société moderne a voulu évacuer la mort, la maladie, la souffrance. Mais elles existent encore et notre société est choquée lorsqu'elle se retrouve devant*

*ces réalités-là, parce qu'elle a le sentiment que le monde est une sorte de segment immobile dans lequel rien ne va changer, alors qu'au fond, tout est aléatoire et qu'il n'y a rien de sûr. Le mouvement est une façon d'être en harmonie avec cette insécurité continue.* » (Cortanze, 1998).

Dans le même ordre d'idée, on peut lire une réflexion identique chez Edgar Morin, « *La vie consiste en une navigation dans un océan d'incertitudes, au milieu duquel apparaissent des îlots de certitudes où l'on se ravitaille en poursuivant sa route* ». (Morin & Rabhi, Frères d'ame, 2021, p. 143).

Raphaël, dans son récit à Daniel, met également l'accent sur l'importance à Campos, de l'enfance, de la famille, de l'éducation, de l'acquisition du savoir et du travail : « *il n'y a pas de parents... les enfants occupent partout les places de choix et ont le pas sur les adultes ... Il n'y a pas d'école. C'est le village tout entier qui est une grande école.* » (Le Clézio, Ourania, 2006, pp. 111-112)

« Cette place de choix » est relayée par Claude Cavallero qui insiste sur le fait que « *ce regard neuf que l'enfant porte sur le monde est source d'un savoir précieux qui échappe à l'adulte.* » (Cavallero, 2009, p. 320)

L'écrivain, dans son entretien avec Nathalie Crom sur « *La littérature, c'est du bruit, ce ne sont pas des idées* » explique que : (c'est) « *entre l'âge de 6 ou 7 ans où naît la conscience d'exister, et celui de 13 ou 14 ans - où date peut-être [sa] dernière conscience réelle d'exister ! C'est la période cruciale de toute existence, le moment où on engrange des sensations et des émotions suffisantes pour constituer un répertoire qui durera toute une vie.* » (Clézio & Crom, 2008)

Ainsi, cette conception de l'acquisition du savoir dominante à Campos, est destinée à créer une interaction entre les individus, entre l'enseignant et l'élève. Il s'agit d'enseigner et de s'instruire dans « une institution » ouverte à tous. Elle rejoint celle exprimée par Ivan Illich : « *Pour qu'un homme puisse grandir, ce dont il a besoin*

*c'est le libre accès aux choses, aux méthodes, aux événements, aux documents. Il a besoin de voir, de toucher, de manipuler, je dirais volontiers de saisir tout ce qui l'entoure dans un milieu qui ne soit pas dépourvu de sens.* » « Une société sans école » (Illich, 1980, p. 371).

La société est représentée comme une immense salle de classe où la technologie est utilisée à bon escient pour favoriser le partage des connaissances auquel participent aussi bien les enfants que les adultes.

Par ailleurs, Raphaël explique également qu'à Campos, c'est la vérité qui règne. Cette vérité que les habitants vont rechercher non seulement au travers d'une vie tournée vers la nature et la connaissance des autres, en se laissant porter dans un quotidien rythmé par le lever et le coucher du soleil, mais également et toujours vers l'exploration du ciel dans la nuit noire, des étoiles et des planètes. Ils sont attirés par la profondeur du mystère de l'univers et par la croyance de Jadi, qui lors de sa « précédente vie » a étudié l'astronomie et les mathématiques, ce qui le prédispose à transmettre son savoir dans ce domaine aux gens de Campos, tout en affirmant : « *Je sais que notre seule certitude est dans le ciel et non sur la terre, parce que le ciel que nous voyons, avec le soleil et les étoiles, est celui que nos ancêtres ont vu, et qu'il est celui que nos enfants verront. Que pour le ciel nous sommes à la fois des vieillards et des enfants* ». (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 240).

Cette conviction a le mérite d'aider l'être humain à se repositionner par rapport au déroulement du temps afin d'adopter une autre conception de sa vie et de son rôle sur terre.

Ainsi, Raphaël avouera, émerveillé, qu'il a « découvert » le ciel à cette occasion. Il n'y avait jamais prêté autant attention. Son intérêt sera tel qu'il gravera au fer rouge sur son poignet, un dessin, « le dessin des sept étoiles de la poussinière qu'on appelle aussi les Pléiades ». Cette gravure au fer rouge sur sa peau a eu pour effet de mettre Jadi en colère. Et après l'avoir soigné, il a saisi cette occasion pour lui donner une leçon sur la vanité que Raphaël tirait en

montrant, par ce « tatouage », qu'il connaissait le ciel, alors qu'il ne se connaissait pas lui-même.

Cette réaction prouve que ce Conseiller, bien que dispensant un enseignement particulier sur la voute céleste, n'en demeure pas moins un homme proche de la réalité et d'une certaine profondeur philosophique.

Plus tard, Jadi, dont la vue baisse, lui demandera de devenir « le dessinateur du ciel » afin de continuer son dessin évolutif de la carte du ciel. Ce dessin des sept étoiles, indélébile sur la peau de Raphaël, le familiarisera à un nouveau vocabulaire usité parmi la population de Campos, appelé « *elmen*, (issu de) *l'écriture des astres* » (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 189).

Ainsi, tant par ce langage, - mélange de mots enfantins destiné à décourager les curieux et enseigné par Marikua, une indienne de la montagne - que par les conseils prodigués par Jadi de vivre en intégrant les mouvements du cosmos, le jeune homme se trouve conforté dans la confiance en sa vie.

Isabelle Roussel-Gillet apporte, pour résumer cet enseignement paradoxal, l'analyse suivante : « *Jadi oriente Raphaël vers l'oubli, le noir et le vide en lui demandant de poursuivre le dessin d'un plan ciel qu'il a commencé. Mais la leçon est de perdre pied....* » « *Le ciel bouge tout le temps* » : les étoiles sont mouvement, d'où l'isotopie du mouvement portée par les verbes *marcher, fuir, glisser, filer, traverser*. Le Clézio dessine une longue flèche partant des pléiades et indique leur trajectoire sur la carte en annexe. Si elles nous paraissent immobiles, c'est que le temps n'est pas à l'échelle humaine. Observer le ciel est une expérience sensorielle, qui suppose le contraire de l'usage des cartes : *accepter de se perdre*. Mais lorsqu'ils sont, de fait, expulsés de Campos, la carte du ciel, par lien transgénérationnel, est « leur seul pays » (Roussel-Gillet, 2008).

Pour conclure sur cette partie du corpus, force est de constater, que le séjour n'aura pas manqué de prendre parfois des

allures cauchemardesques au sein d'une Vallée rugissante et multiculturelle où se côtoient intellectuels de l'Emporio, anthropologues ambitieux, gros exploitants faisant travailler, dans les plantations de fraises et d'avocats, une population de femmes et d'enfants, brûlés par le soleil et dont le jus acide des fraises ronge les ongles. Sans oublier les Parachutistes dans leur taudis, le long du canal et dont la pauvreté est exploitée par ce gros propriétaire terrien, homme de loi corrompu comme bon nombre d'autres ou encore de la Zone où de jeunes indiennes viennent « vendre leurs charmes », telle Lili.

Dans cet univers d'attraction du profit et d'exploitation en tous genres, vivent pourtant quelques humanistes qui tentent de réagir et d'interagir comme Don Thomas, le créateur de cet atelier de recherche et d'enseignement destiné à offrir la culture aux paysans et aux gens du peuple. Et puis, il y a aussi les gens de passage comme Daniel et Dahlia qui par leurs conférences et leurs actions font de leur mieux pour contrebalancer cette horreur du monde.

Fort heureusement, grâce aux récits de Raphaël, Daniel a pu vivre son rêve et celui de sa mère, croire en l'existence du pays d'Ourania auquel il assimile Campos, à l'instar de l'auteur qui l'a précisé dans un entretien avec Jérôme Garcin : « *J'ai moi-même rêvé de ce pays d'Ourania quand j'étais enfant..... Le souvenir que j'ai en effet de cette période africaine est proche de ce que je décris à Campos....Il n'y avait pas d'école. Nous vivions, nous les enfants, en bande et en totale liberté. C'est là que j'ai découvert un ciel étoilé sans bornes. Il n'y avait pas de religion à proprement parler, pas d'église, et nous parlions un mélange d'anglais, de pidgin et d'ibo.... Autrement dit, d'une certaine façon, pour moi, Campos a vraiment existé* ». (Garcin, 2006, pp. 84-89)

### **3- Retour ou intégration à la future vie:**

Après avoir voyagé entre actions et interactions parmi les paysages et les personnages, vient le temps de faire le point sur le devenir de chacun.

Bien que le récit ne nous donne pas accès directement aux épanchements personnels des personnages et à ce qu'ils éprouvent lors de cette réintégration soit dans leur espace familial, soit dans une autre vie, nous tentons d'envisager leur vie « d'après », en fonction de leur situation à la veille ou au moment de ce « retour ».

Ainsi Don Thomas, cet universitaire, écrivain, poète, a été victime d'un véritable « coup d'état » de la part des puissants de la Vallée qui, pour se débarrasser de lui, ont affirmé qu'il était devenu un danger pour le devenir de l'Emporio.

Mais de quelle nature était ce danger ? Sauf à considérer le point de vue des anthropologues et autres opportunistes de la Vallée, car il mettait en péril leur projet d'enrichissement, d'expansion et de domination, en occultant l'application des valeurs humaines et la volonté de créer une interaction positive pour le peuple.

Cette disgrâce qui frappe Don Thomas entraîne aussi la chute de Jean Uacus, un représentant du « monde indien » engagé pour rédiger une encyclopédie destinée à valoriser la culture indienne et qui sera écarté en même temps que son protecteur, Don Thomas. Son encyclopédie ne verra jamais le jour. Daniel constatera amèrement la situation : « *Tous ces siècles, et le monde indigène n'a toujours pas la possibilité de se faire entendre* » (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 259), et de dire qu'il existe toujours.

Le Clézio, par sa littérature, tente de briser un enchaînement de fatalité qui s'abat sur le peuple indien et sur sa culture en lui apportant son soutien. Il interagit à sa façon et à sa mesure. Il ne parle pas à leur place mais il rend compte de leur situation. C'est une démarche identique que préconise Alain Mabanckou, cet écrivain et enseignant franco-congolais, cité par Isabelle Roussel-Gillet et Marina Salles dans leur article sur la « fécondité des confluences ». À la question « faut-il « rendre visible » les « *peuples invisibles* », *faire entendre la voix des sans voix ?* » Il répond « *qu'il est du devoir de l'écrivain de le faire afin de protéger ces sociétés des dangers qu'elles encourent en restant ignorées* ». (Léger, Roussel-Gillet, & Salles, 2010).

Don Thomas sera reclassé à une fonction honorifique en qualité de Président permanent de l'Emporio ; Faisant taire son égo, il s'est plié au diktat du ministère de l'éducation qui l'a assuré que son collègue survivrait malgré son éviction.

Dahlia qui représente la femme déterminée et l'amour des autres, - malgré le portrait peu engageant que son ex-mari, Hector, a fait d'elle devant la justice pour obtenir la garde de leur fils, - décide de suivre son cœur et de faire preuve d'altruisme. Elle renonce à l'idée de la révolution mais n'oublie pas son vœu de porter secours aux déshérités et aux enfants sidéens. Elle quitte la vallée. Elle retourne à San Juan pour mettre en place son engagement humanitaire et se battre pour récupérer la garde de son fils Fabio, qu'elle espère rendre toujours fier d'elle.

Lorsque Daniel, après vingt-cinq ans d'absence, retrouvera Dahlia dans sa maison de Loïza à Porto Rico, ce sera pour admirer son dévouement à l'égard des familles dans le besoin. Elle a donné sa vie pour les autres en prenant soin, comme elle l'avait promis, des femmes et des enfants malades et maltraités. Par la mise en œuvre de son action, Dahlia prouve que la relation interhumaine est possible.

Lili de la Lagune, après avoir été battue et séquestrée par son « souteneur » dans une chambre d'une maison de la Vallée, a pu retrouver sa liberté. Elle a récupéré ses petites économies et a quitté ce lieu de souffrance en prenant un autocar en direction de la frontière. Dès que l'opportunité se présente, elle envisage de traverser le fleuve « Rio Grande » afin d'entrer aux États-Unis d'Amérique.

Lili est enfin libre ainsi que le souligne Rosario Grimaldi : « *Maintenant elle « attend le jour ». Elle commence une vie nouvelle mais qui ne promet rien. Elle n'est plus une idole sacrée mais une jeune femme libre, liliana « qui a planifié sa vie, qui a décidé de rompre avec son passé »* (Grimaldi, Les Cahiers J.-M G. Le Clézio - 3-4, Migrations et Métissages, 2011, p. 194)

Même si son devenir reste incertain au-delà de la frontière,

c'est une victoire pour Lili d'avoir eu le courage de surmonter toutes ces épreuves et d'avoir retrouvé sa liberté. Espérant que celle-ci ne soit pas éphémère comme l'auteur, par l'intermédiaire de Rosario Grimaldi, semble le craindre : Il « *exprime son scepticisme à propos de l'insertion des immigrés clandestins dans la société matérialiste des États-Unis.... Étant donné que, comme le soutient Le Clézio, les seules frontières sont actuellement celles qui séparent les pays riches des pays pauvres, la mondialisation expose ceux-ci à de nouveaux heurts* ». (Grimaldi, Les Cahiers J.-M G. Le Clézio -3-4, Migrations et Métissages, 2011, p. 194)

Antony Martin, « Jadi », alors que l'expérience de Campos touche à sa fin, il est en pleine conscience mais aussi en plein déchirement. Il a voulu croire à son refuge, même s'il savait que le bail avec ce lieu allait se terminer un jour. Il regrette de ne pas avoir été assez attentif aux rumeurs, aux jalousies et autres sentiments qui ont gangréné son projet.

Prenons connaissance d'un extrait de son témoignage émouvant issu d'une longue lettre confiée à Raphaël à ce sujet. : « *Je ne peux plus reprendre racine quelque part, je suis trop vieux, j'ai le cœur usé, je l'ai dit à celui que je considère comme mon fils, à qui je confie le soin de cette lettre. Raphaël que j'ai appelé Poussin à cause des sept étoiles qu'il a tatouées sur son poignet..... « Il faut partir, trouver une autre terre mais sans moi »* (Le Clézio, Ourania, 2006, pp. 234-235)

Bien entendu, Jadi n'abandonnera pas cette communauté de Campos à laquelle il s'est consacré corps et âme. Il l'accompagnera aux dépens de sa santé dans cet exil, à la recherche d'une nouvelle terre. Mais il mourra au cours de cette errance. Il aura tenté, avec toute la lucidité qui le caractérisait, de transformer son rêve en réalité, en s'occupant « d'autres enfants dans le monde » en leur transmettant une vision de la vie et les valeurs humaines permettant la concrétisation d'une société solidaire et respectueuse.

Bruno Thibault constate que « *Le Clézio a fait « éclater » les murs de l'utopie dans Ourania. L'auteur y fait éclater le moule*

*fondamental de tout projet utopique, secrètement basé sur une anthropologie sédentaire. Cependant l'auteur est très conscient que le monde moderne, loin d'être sur la voie du nomadisme, est engagé dans le processus de l'émigration, c'est-à-dire du déplacement de populations en quête de meilleures conditions de vie. »* (Thibault, 2009, p. 216)

A l'instar du rêve de l'auteur, ce peuple qualifié d'indestructible par Daniel, même s'il perd son aura de peuple « arc-en-ciel » et devient pour un temps un peuple de nomades, ne manquera pas, en se dispersant dans différentes régions et pays, de prôner les valeurs fondamentales acquises durant son séjour dans ce petit village. Il recréera un mode de vie, entre deux mondes et deux traditions. Il cherchera toujours à sauvegarder sa spécificité et les connaissances des ancêtres. Cette attraction pour Campos se transformera en interaction positive dans le monde.

Raphaël, bien qu'ayant quitté Campos avant ce moment fatidique pour commencer à gagner sa vie de jeune adulte, n'hésitera pas, en apprenant l'expulsion, à tout laisser pour rejoindre Jadi. Il assistera après le départ de la communauté, au pillage par les Parachutistes de ce qui restait dans le village.

Durant la longue errance qui suivra, Raphaël ne quittera plus Jadi, mais à la mort de ce dernier, il ne poursuivra pas le voyage avec les autres. La vie sans ce père spirituel qui lui a tant appris en si peu de temps lui paraîtra soudainement lourde. Car, si « *La mort est légère, elle est pareil à du vent. C'est la vie qui est lourde* » (Le Clézio, Ourania, 2006, p. 305)

Il cherchera des nouvelles de son père « biologique » et envisagera de retourner à Rivière-du-loup, au Canada, en empruntant, toutefois, un chemin différent de celui qui l'avait conduit à Campos. Il espère vivre de nouvelles aventures, rencontrer d'autres personnes et découvrir d'autres lieux. Il se souvient que Jadi lui avait conseillé en quittant Campos, de partir pour vivre sa vie.

L'interaction entre eux a été tellement salutaire qu'il se

souviendra toujours de ses conseils.

Quant à Daniel, le fait surprenant qu'il soit demeuré tout au long de son séjour au Mexique sur le seuil de Campos sans jamais le franchir, peut donner lieu à de nombreuses interrogations :

Était-ce le désir de conserver intacte la magie créée par sa mère et entretenue par Raphaël qui lui raconte, au fil de leurs retrouvailles, sa vie et ses expériences dans cet autre monde ?

Était-ce une angoisse, malheureusement confirmée, d'entrer dans un lieu menacé et appelé à disparaître, victime de l'emprise et de la corruption du monde moderne qui l'encerclé et grignote inexorablement son territoire ?

Quelles que soient ses raisons de rester à distance de ce lieu, Daniel n'échappera pas à la déception et à la tristesse en voyant les habitants de Campos, chassés par ces riches propriétaires et promoteurs immobiliers qui convoitent ces terres pour y construire des bâtiments modernes. Ils ne se préoccupent pas du sort des êtres humains ayant vécu « dans ces ruines ». Ils les contraignent à fuir comme des voleurs, dans des camions bâchés, sous ses yeux effarés et ceux de Dahlia. Il sera aussi choqué par le spectacle qu'il découvrira, de loin, par la porte entre-ouverte, comme une sorte de campement de romanichels qui étaient partis.

Cette triste fin conduit Bruno Thibault à s'interroger sur le message que l'auteur a voulu transmettre : « *Est-il encore possible, aujourd'hui, dans un monde gagné aux valeurs de la modernité et de la globalisation économique, de rêver à une société idéale et indépendante, même à l'échelle réduite ?* » (Thibault, 2009, p. 214)

Pourtant, c'est bien le souhait, souvent, formulé par Le Clézio, de continuer à rêver à cette forme de société. Il est même conforté dans son rêve par ces tentatives communautaires qui ont eu lieu au Brésil, aux États-Unis, à Santa-Fé de la Laguna, ou celle créée en France par Lanza del Vasto, « apôtre de la non-violence » et proche des valeurs gandhiennes, où il a, lui-même, effectué un bref

séjour.

Daniel comprendra, bien plus tard, qu'il avait éprouvé, à l'époque, une attirance pour le Mexique en imaginant qu'il découvrirait non seulement ce pays d'Ourania issu des rêves de sa mère, mais également qu'il retrouverait la trace de ce père qui avait laissé un vide dans son cœur et dans celui de sa mère. Il renoncera « à remonter la piste » pour retrouver son père, mettant un point final à la quête de ses origines.

L'auteur espère que les interactions mises en place par certains de ses personnages ont eu pour effet, de leur éviter de sombrer dans une vie artificielle, de leur permettre de rebondir en ignorant les intolérances qui nuisent à la fraternité universelle et empêchent l'émergence des valeurs fondamentales du « vivre ensemble ».

De nos jours, Le Clézio prône toujours ces valeurs. Il n'hésite pas à donner son avis et à s'engager dans l'écriture de préfaces de livres récemment publiés par l'éditeur - Les liens qui libèrent - LLL-, tel celui de Cédric Herrou « change ton monde » imprimé en France, en octobre 2020, relatif à son action d'aide aux migrants à la frontière entre la France et l'Italie où Le Clézio, trouve « *que le livre de Cédric Herrou est passionnant, parce qu'il n'est pas seulement un récit. Il est au plus près de sa vie, mener une action pour secourir les migrants clandestins, c'est, s'exposer à la vindicte de l'État tout-puissant, qui dispose de l'autorité, de la force exécutoire, de l'appui de la majorité et même de l'opinion, trop souvent versatile....* » (Herrou, 2020, p. 10) ou encore celui publié sous la direction du philosophe Bernard Stiegler avec le Collectif International « *Bifurquer - Il n'y a pas d'alternative* », imprimé en France en juin 2020, mettant en exergue les actions et interactions indispensables pour répondre aux grandes crises soulevées par la mondialisation. « *... rappelons-nous (écrit-il) le sens du mot écologie : la science de la maison, - puisque tout le monde, après tout, est notre seule maison -, c'est de nous placer devant cette urgence, cette absolue nécessité : examiner nos valeurs maintenant, faire nos choix sans plus tarder, décider nous-mêmes de notre avenir et de celui de nos*

*enfants.»* (Stiegler, 2020, p. 9)

## **Conclusion**

L'étude de ce roman a favorisé notre réflexion sur le pouvoir des nombreuses attractions que la vie impose ou propose et l'émulation qui en résulte. En outre, nous avons cheminé entre réalité et fiction, lucidité et puissance du rêve, à la recherche des interactions humaines, au milieu d'un cadre géographique propice à transformer notre regard sur le monde.

En effet, par le partage de ces aventures et de ces expériences, *Le Clézio* encourage le processus d'une inter-humanité. Il attire l'attention sur de multiples domaines dont l'interculturalité. Il aide, par le biais du franchissement des frontières, à enrichir notre être grâce à la connaissance des autres.

Son génie a été d'avoir juxtaposé la vie, souvent cauchemardesque et rugissante de la Zone et de la Vallée à celle plus sereine et harmonieuse de Campos, ce petit village qui prône un retour aux sources élémentaires et se présente comme un refuge de paix.

Bien que L'auteur ne se soit pas attardé sur le départ des personnages en prévision de ce voyage, il n'en a pas moins permis, grâce à la description sommaire du cadre familial du narrateur, de contacter « Ourania », ce pays qu'il avait imaginé lorsqu'il était enfant.

De même, en donnant à Raphaël l'occasion de raconter des fragments de sa toute jeune vie avec son père et sa grand-mère au Canada, le lecteur peut mesurer le chemin parcouru et le dépassement que ce voyage a constitué.

Avec le récit imagé du séjour, c'est un changement d'espace et de monde, aussi bien géographiquement que culturellement. Le récit plonge le lecteur dans une réalité entre terre et ciel. Au contact de la diversité des paysages et des personnages, les attractions et les interactions s'esquissent au fil du roman. Celles-ci résultent autant

de la vision de Daniel qui en est le révélateur principal que de celle de Raphaël, aidé également par Dahlia, Don Thomas, Jadi et quelques autres.

L'auteur a décrit au départ des personnalités captivantes par leur apparence ; il a éveillé par la suite notre intérêt et a suscité notre curiosité par le dévoilement de leur vraie nature, confirmant, pour finir, leurs réelles personnalités. Les portraits brossés reflètent la diversité des êtres. Les uns, portés à ne suivre que leur propre intérêt alors que d'autres cherchent à s'affranchir de la force de leur égo et à créer la richesse par le biais de relations humaines plutôt que matérielles.

Par la conférence de Daniel sur « le portrait de la terre », la vision du monde de Le Clézio prend toute son ampleur. Les grands principes humains sont indissociables de la pensée écologique. L'homme est un individu qui ne peut pas se connaître s'il n'est pas intégré à la nature.

Dans ses écrits, l'auteur s'engage par des descriptions sans compromissions et maintient, plus que jamais, sa position au travers de divers entretiens donnés pour défendre l'environnement et le respect de la nature. Conscient que si nous avons de la considération pour les générations à venir, nous ne pouvons pas sacrifier une planète qui va être habitée par nos descendants. Il faut être prêt, à faire preuve de beaucoup de sagesse et à abandonner une partie d'un certain confort de notre existence actuelle pour tenir compte des générations suivantes.

L'attitude de l'écrivain n'est pas d'obliger le lecteur à partager absolument sa vision du monde, mais il l'invite, en lisant son œuvre, à s'interroger sur les moyens et les valeurs à mobiliser pour éviter à la Terre les catastrophes écologiques et humaines susceptibles de la menacer.

En fait, ce monde, qu'il conçoit, n'est pas une utopie à condition d'accomplir, maintenant, les efforts nécessaires pour opérer les mutations qui participeront à l'amélioration de la

condition humaine en lien direct avec la Terre.

Bien que décrivant une triste fin pour Campos et ses habitants, Le Clézio exhorte à garder espoir. Il ne convient pas d'abandonner une démarche susceptible de donner naissance et vie à une société plus juste et moins aliénante.

Daniel, Raphaël, Don Thomas, Dahlia, et Jadi ne se sont pas arrêtés au stade de l'attraction et du progrès mais ils se sont mobilisés pour créer une interaction à la fois humaniste et humanitaire.

L'auteur signifie, ainsi, que l'unité humaine peut, tout à fait, s'envisager à travers les diversités individuelles et culturelles.

Nous avons concentré notre étude sur l'analyse des mœurs en général, dans un pays comme le Mexique afin de marquer les attirances et les interactions possibles au travers des univers proposés dans ce roman qui interroge sur les fondements du vivre en commun.

Il reste envisageable d'approfondir la réflexion sur d'autres thèmes abordés tels le sort des minorités, le respect de l'environnement, l'innocence confrontée au mal, soit sur tous ces mécanismes qui produisent une destruction de l'individu et un désastre social.

## Bibliographie

### Corpus:

Le Clézio, J.M.G, (2006), Ourania, Paris, Édition Gallimard.

Bouchet, T. (2021). *Utopie*. Paris: Ed. Anamosa - collection Le mot est faible.

Cavallero, C. (2009). *Le Clézio, témoin du monde : essai*, Clamart. Paris: Ed. Calliopées.

Clézio, J.M.G. (2006, 2 février). Voyage en utopie. (J. Garcin, Intervieweur)

Clézio, J.M.G., & Crom. (2008, 8 octobre). La Littérature, c'est du bruit, ce ne sont pas des idées. (N. Crom, Intervieweur)

Cortanze, G. d. (1998, septembre 25). *J.M. G. Le Clézio, une littérature de l'invasion*. Consulté le juin 10, 2021, sur mensuel 362: [www.nouveau-magasin-littéraire.com](http://www.nouveau-magasin-littéraire.com)

Diamond, J. (2020). *Effondrement*. Paris: Ed. Folio.

Garcin, J. (2006, 2-3 février). Voyage en utopie : un entretien avec J.M.G Le Clézio », *Le Nouvel Observateur* du 2-3 février, 84-89.

Gore, O. (2012). LES CHEMINS DE L'IMAGINAIRE DANS L'OEUVRE DE JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLEZIO. Grenoble : Université de Grenoble.

Grimaldi, R. (2011). *Les Cahiers J.-M G. Le Clézio -3-4, Migrations et Métissages*. Paris: Ed. Complicités.

Herrou, C. (2020). *Changer le monde*. Paris, éd. LLL - Les liens qui libèrent.

- Illich, I. (1980). *Une société sans école*. Paris: Ed du seuil réunie par Ed Fayard - œuvres complètes. vol 1.
- Le Clézio, J. (1997). *La fête chantée*. Paris: Le Promeneur.
- Le Clézio, J. (2006). *Ourania*. Paris: Editions Gallimard.
- Léger, T., Roussel-Gillet, I., & Salles, M. (2010, janvier 25). *Le Clézio, passeur des arts et des cultures*. Consulté le février Consulté le 23, 2021, sur Open Edition Books, Presses universitaires de Rennes: [www.pur-editions.fr](http://www.pur-editions.fr).
- Lenoir, F. (2020). *Vivre dans un monde imprévisible*. Paris: ed. Fayard.
- Morin, E., & Pierre, R. (2021). *Frères d'ame*. Paris: Ed. De l'Aube.
- Nicolas Hulot, F. L. (2020). *D'un monde à l'autre - le temps de conscience*. Paris, Ed. Fayard.
- Nielipowicz, N. (2018, juin 15). J.M.G Le Clézio, l'écrivain de l'oral. Etude d'Ourania. *Le journal PAN*, pp. 422-428.
- Roussel-Gillet, I. (2008, été). Les cartes du ciel à l'oeuvre chez Le Clézio. *Textimage N° 2 Cartes et plans*, pp. 1-17.
- Salles, M. (2006). *Le Clézio ; notre contemporain*. Rennes: PUR.
- Salles, M. (2011, juillet). Ourania, de J.-M.G. Le Clézio : Une utopie historisée, un roman politique. *Itinerarios, Araraquara, n° 32*, pp. 127-142.
- Salles, M., Constant, I., & Pien, N. (2021). *J.-M.G Le Clézio : Faire de l'ici, du présent, du déployé, notre vraie demeure*. Paris: Ed. Passages.
- SHEIBANIAN, M., BAGHERI, T. K., & HOSSEINZADEH, S. (2017). Du voyage physique au voyage intérieur, une étude

comparative de Désert du J.M.G.Le Clézio et Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier. *Plume no; 25*, p. 108.

Stiegler, B. (2020). *BIFURQUER*. Paris, Éd. LLL - Les liens qui libèrent.

Thibault et Roussel -Gillet. (2011). *Les Cahiers J.-M G. Le Clézio - 3-4, Migrations et Métissages*. Paris: Ed. Complicités - Paris.

Thibault, B. (2009). L'utopie et l'écriture du désastre in J.M.G Le Clézio : le Clézio et la métaphore exotique. *Amsterdam : Rudopi* , pp. 207-221.